



EN PHRASES AVEC CELINE

COLETTE DESTOUCHES ÉVOQUE SON PÈRE



Colette Destouches

Le 30 mars 1996, Colette Destouches, fille unique de Céline, nous faisait l'honneur d'assister à notre *6ième Journée Céline*, à Paris. Un peu intimidée elle avait très gentiment accepté de répondre à mes questions et, à l'issue de cette journée, de participer à notre dîner en compagnie d'Alphonse Juilland, Pierre Monnier, Alain de Benoist, Henri Thyssens, Eric Mazet et tant d'autres amis céliniens. C'est toujours avec beaucoup d'émotion qu'elle évoque son père. Nous reprenons ici l'entretien qu'elle a accordé à *Paris-Match* l'année passée.

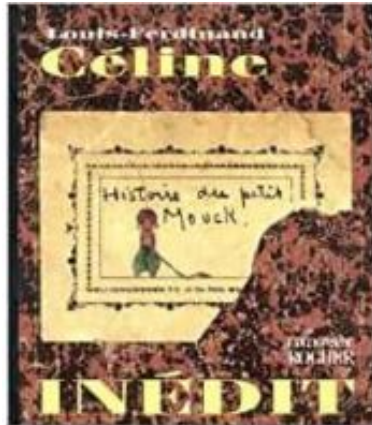
Quel premier souvenir gardez-vous de votre père ?

J'avais un peu plus de 3 ans. A Rennes, où nous habitions, je m'étais faufilée dans le placard de ma mère et m'étais habillée de ses robes du soir.

J'avais tout déchiré. Quand mon père est rentré, il m'a dit : " *Tu n'as jamais eu de fessée. Eh bien, tu vas l'avoir !* " Et je l'ai eue. Une fessée exceptionnelle. A peu près à la même époque, j'ai éprouvé un véritable émerveillement



Colette à 13 ans.



Histoire du petit Mouck 1923, paru en 1994 dans *Paris-Match*.

quand mon père a écrit pour moi son premier livre, " *Le petit Mouck* ". (1)
C'est le début de sa vocation d'écrivain. Ma mère, qui avait fait les Beaux-Arts et était très douée, illustrait le conte. J'ai le souvenir d'un père très tendre, dont je ne comblais sûrement pas les attentes. J'avais du mal à l'atteindre. Ce sentiment s'est dissipé quand j'ai eu 17 ans. Un autre souvenir... J'avais environ 5 ou 6 ans au moment du divorce de mes parents. J'ai entendu : " *Tout cela, c'est fini, c'est terminé.* " J'ai demandé à ma grand-mère : " Qu'est-ce qui est terminé ? " Elle m'a répondu : " *Le mariage de tes parents, mon petit chou.* "

C'était en fait la séparation d'avec un fantôme, un père vagabond...

Mon père venait en train depuis Paris. Souvent avec Elizabeth Craig, la deuxième femme de sa vie. J'avais beaucoup d'affection pour elle. Ils descendaient à l'hôtel et lui venait me voir. Il rencontrait aussi ma mère.



Elizabeth Craig



Mariage avec Edith



Athanase Follet le grand-père

Vos parents n'étaient pas brouillés après leur divorce ?

Absolument pas. Leur séparation était un divorce " arrangé ", comme on parle des mariages " arrangés ". Mon père était toujours ailleurs. La fin de ses études de médecine à Paris, puis les missions pour la S.D.N. (la Société des Nations) l'éloignaient sans cesse. Le grand-père Follet a dit : " *On va arranger ça* ". Pour cet

anticléric, le divorce n'était pas une tare. Connaissant tout le monde au palais de justice, il a tout réglé. Mon père n'était pas là. Il est rentré, comme d'habitude, le sourire aux lèvres. " *Oui, j'étais au Cameroun... C'était très bien... Ils sont très noirs...* " On ne tirait rien de plus de lui ! Grand-père lui dit : " *Edith a divorcé.* " - *Impossible, je n'étais pas là.*

- *Si, si, je me suis occupé de tout. Tu ne vas pas te fâcher pour ça : c'est fait.* "

Mon père m'a dit par la suite qu'il avait très mal pris la chose.

Edith et Louis, vos parents, ont donc divorcé malgré eux ?

A peu près. Ils s'entendaient très bien, et cela allait durer jusqu'à la fin de leurs vies. Après le retour de mon père du Danemark, en 1950, ma mère qui ne savait pas où il était, me téléphone pour me dire : " *Je n'y comprends rien, chaque main je reçois un bouquet de roses. J'ai normalement passé l'âge de ce genre de choses.* " Puis, un jour, mon père est arrivé chez elle. Les roses, c'était lui. Comme deux petits vieux, ils se sont pris les mains : ils s'étaient retrouvés.



Genève, SDN, Le Palais des Nations



Dispensaire à Clichy 10 rue Fanny, 1929-1937

Après le divorce, vous avez donc continué à voir votre père ?

Enfant, je le voyais même à Genève, où il travaillait pour la S.D.N. Il était très pris et Elizabeth avait sa danse. J'étais si seule que, dans le parc de la *Société des Nations*, je passais le temps en faisant des robes en feuilles mortes pour des fées. Obsédé par l'hygiène, mon père exigeait que je reste dehors le plus possible, " au bon air ".

Après, il a commencé la médecine générale à Choisy (2) puis il a choisi de travailler en dispensaire. C'était plus " facile ", disait-il, et " ça le prenait moins ". Il avait surtout en tête d'écrire. Dès 1930, il était totalement absorbé par son premier roman *Voyage au bout de la nuit*. C'était un autre homme.

Quand j'arrivais chez lui pour y passer une semaine, il m'accueillait avec un grand sourire, mais je savais qu'il était soulagé de me voir partir. Il n'avait la tête qu'à son écriture.

N'a-t-il pas été un bon grand-père pour vos propres enfants ?

Après son jugement, quand il est rentré en France, il était hébergé par les Marteau, boulevard Maillot, à Neuilly (3). Quand je suis arrivée là, dans le grand hall décoré par des fresques inspirées du *Voyage*, j'ai rencontré une ombre : mon père.

Je lui ai dit un peu plus tard : " *Tu as des petits-enfants. Cela peut te consoler.* " Il m'a répondu : " *Non, je ne veux créer aucun lien nouveau, plus rien d'affectif.* "

Il n'en avait plus la force. C'était une loque brillante.

Il disait : " *Je ne suis plus qu'un carabin.* "



J'ai rencontré une ombre...

Est-ce qu'il vous écrivait des lettres ?

Oui, bien sûr, dès que j'ai été capable de lire. Dommage, je ne les ai plus (4). Et lui qui ne savait pas dessiner me faisait des clowns, des choses comme cela.

Vous avez 12 ans au moment de la sortie du Voyage. Vous ne l'avez pas lu aussi jeune...

Si, bien sûr. Je l'ai vu fabriquer et je l'ai lu. Je crois que j'étais en sixième. J'ai été élevée sans prudence. Chez nous, on ne mâchait pas les mots. Par ailleurs, mon père était très intransigeant sur mes lectures. Il exigeait que je lise des auteurs comme Stevenson, qui m'ennuyait beaucoup. Quand je lisais des romans de mon âge, il me disait : " *Laisse tomber ça. Lis Rabelais !* "



98 rue Lepic, l'appartement de Céline

De la période du *Voyage* j'ai des souvenirs très précis. À l'époque, le départ d'Elizabeth et sa rupture avec mon père m'ont rendue malade. C'était en 1934. J'ai fait une dépression. Ma mère était venue habiter Paris, rue Vaneau. J'allais chez mon père, souvent à pied. Je dormais chez lui, rue Lepic. Il était très malade. Une sorte de dysenterie interminable. Nous discutons de mon travail en classe. Il lisait mes rédactions et disait le plus souvent : " *Tu n'iras pas loin comme ça...* " Les réprimandes s'arrêtaient là. Il avait dit un jour : " *Je crois que c'est une fille qu'il ne faudra jamais battre.* "

Cet email a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

